

Jean-Philippe Warren, Alberto Manguel, Marie-Hélène Laroche

Michel Gaulin

Numéro 147, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67363ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2012). Compte rendu de [Jean-Philippe Warren, Alberto Manguel, Marie-Hélène Laroche]. *Lettres québécoises*, (147), 46–47.



JEAN-PHILIPPE WARREN

L'art vivant : autour de Paul-Émile Borduas

Montréal, Boréal, 2011, 224 p., 25,95 \$.

Grandeur de Borduas

C'est une vaste fresque d'un moment crucial dans l'évolution tant artistique qu'intellectuelle de la société québécoise que peint ici le sociologue Jean-Philippe Warren.

Dans le Québec de la première moitié des années quarante, c'est encore la tradition qui règne en reine et maîtresse sur le monde de l'art, incarnée symboliquement à Montréal par deux écoles, celle des Beaux-Arts et celle du Meuble, et leurs directeurs respectifs, l'incontournable Charles Maillard pour la première et le plus discret mais non moins actif Jean-Marie Gauvreau dans le cas de la seconde. Aux Beaux-Arts, notamment, il s'agissait avant tout d'apprendre aux élèves l'art de reproduire le plus fidèlement possible la réalité qui se présentait à leurs yeux. Qu'est-ce qui allait amener un homme encore jeune qui se destinait à l'origine à une carrière de peintre d'église dans la tradition d'Ozias Leduc à secouer la tradition et à la remplacer par un « art vivant » ? Tel est le sujet de l'ouvrage de Jean-Philippe Warren.

L'art vivant

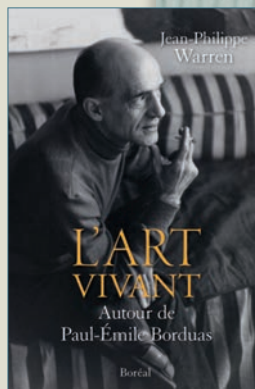
L'auteur, se défendant bien d'empiéter sur le terrain des historiens d'art et des biographes, laisse comme il se doit ces tâches à d'autres, qui sont gens du métier. Ce qui l'intéresse, lui, à titre de sociologue, c'est de « suivre les méandres de l'évolution ayant conduit Borduas à adopter une certaine approche picturale en rupture radicale avec l'académisme de son temps » (p. 7), à en « retracer la genèse » (p. 8), mais, plus globalement, « de retracer les points de convergence et de divergence entre Borduas et certains penseurs catholiques, afin d'illustrer combien le dialogue fécond qu'il a entretenu avec quelques-uns de ses collègues a aidé le peintre à préciser et à affiner sa compréhension de l'art moderne » (p. 9), démarche qui, néanmoins, au cours des années, n'a pas été sans susciter des « tensions considérables » (*ibid.*), si bien que le moment venu de lancer *Refus global*, en 1948, plusieurs de ces compagnons de route n'étaient plus disposés à le suivre.

Entre-temps, toutefois, dans sa quête de sens, Borduas avait été entouré par une phalange d'intellectuels intéressés par la modernité de même que par les rapports entre l'art et le sentiment religieux, au premier rang desquels le dominicain français Alain-Marie Couturier, réfugié en Amérique du Nord à la faveur de la guerre et dont l'influence fut considérable au Québec pendant ces années. D'autres, tel le critique d'art Maurice Gagnon, réfléchissaient de leur côté sur la nature même du phénomène artistique. C'est de là que s'instaura progressivement dans les milieux plus intellectuellement avancés du Québec la notion d'« art vivant », expression empruntée au titre d'une revue qui avait paru en Europe de 1925 à 1939, et qui devint rapidement un mot d'ordre au Québec.

Comme l'explique Warren, l'on ferait erreur si l'on croyait que Borduas « invitait ses contemporains à se livrer tout entiers au subconscient en peinture. [...] Sa peinture tentait plutôt d'unir sa pensée et sa sensibilité en une harmonie idéale » (p. 80). L'adoption de la méthode auto-



JEAN-PHILIPPE WARREN



Je m'en voudrais, *in fine*, de ne pas attirer l'attention sur la qualité d'ensemble exceptionnelle de cet ouvrage tant dans sa conception que dans sa réalisation.

matiste était fondée sur « la volonté de révoquer le divorce entre la matière et l'esprit, entre l'extérieur et l'intérieur : la soumission totale de l'artiste à l'inconditionné avait pour but de dépasser son être fugitif et l'aider à se fondre dans l'harmonie de l'univers » (p. 88).

Il va sans dire, toutefois, que les idées mises de l'avant par Borduas et ses admirateurs les plus fervents ne faisaient pas partout l'unanimité. On connaît, notamment, l'histoire de la scission au sein de la Société d'art contemporain entre les borduasians, d'une part, et les partisans d'Alfred Pellan, de l'autre, schisme qui allait perdurer. Enfin, la publication même de *Refus global* devait entraîner des défections parmi ceux qui avaient été un moment des proches, particulièrement au sein du groupe de chrétiens personnalistes tels Robert Élie et Gérard Pelletier qui, favorables au départ à Borduas, en étaient venus à marquer leur dissidence.

Je m'en voudrais, *in fine*, de ne pas attirer l'attention sur la qualité d'ensemble exceptionnelle de cet ouvrage tant dans sa conception que dans sa réalisation. Écrit d'une main ferme et sûre, ce livre satisfait pleinement et nous offre en prime une superbe iconographie de quatorze pages reproduisant quelques-unes des plus belles œuvres du maître.



ALBERTO MANGUEL



★★★★

ALBERTO MANGUEL

**Nouvel éloge de la folie /
essais édités et inédits,**

traduits de l'anglais (Canada) par Christine Le Bœuf
Arles, Actes Sud et Montréal, Leméac, 2011, 400 p., 36,95 \$.

Le livre objet de civilisation

Un ouvrage qui soulève d'importantes questions sur l'état actuel de la civilisation et son avenir au sein d'une société de plus en plus éclatée.

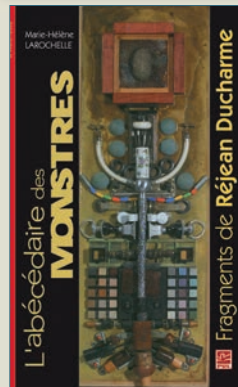
Depuis maintenant une bonne trentaine d'années sinon plus, Alberto Manguel s'est imposé, avec George Steiner, comme l'un des partisans les plus éloquents de l'importance fondamentale du livre et de la lecture comme boucliers de la civilisation et de son avenir. « Lire », écrit Manguel, aux dernières pages du présent ouvrage, « c'est pouvoir entrer dans un texte et l'explorer dans toute la plénitude de toutes les capacités individuelles de chaque lecteur, en reprendre possession par la réinvention » (p. 381).

Manguel, qui est originaire d'Argentine, mais qui a vécu un bon moment au Canada avant de prendre demeure en France depuis peut-être une quinzaine d'années, a rassemblé ici une quarantaine de textes (dont certains repris d'un ouvrage antérieur paru en 2000 chez le même éditeur sous le titre de *Dans la forêt du miroir*) qui constituent, pour la plupart, autant d'essais publiés dans des revues ou livrés à titre de communications un peu partout à travers le monde dans des colloques savants. Ces textes évoquent tantôt le souvenir d'expériences personnelles ou de lectures qui remontent parfois à l'enfance, de conversations avec d'autres écrivains (il a connu, adolescent, Borges), portent sur des sujets de faits de société, tels le SIDA ou la torture, retracent l'histoire de la lecture à partir des temps anciens pour aboutir à la lecture par ordinateur ou tablette graphique qui se pratique aujourd'hui. Beaucoup de ces textes sont écrits avec un sourire en coin, comme en témoigne la pratique de placer en exergue à chacun des textes une citation tirée soit des *Aventures d'Alice au pays des merveilles* soit de *De l'autre côté du miroir*, de Lewis Carroll.

Ce qui se dégage de cet ensemble, c'est la profonde humanité de cet homme qui sait saisir l'occasion s'offrant à lui d'une nouvelle expérience, de découvrir un nouveau phénomène propre à l'humanité, mais qui sait aussi s'insurger contre la violence faite à l'être humain par un autre. On a l'impression, en refermant ce livre, que l'on aimerait s'asseoir à ses côtés pour discuter avec lui de tout ce qui est humain et de ce qui saurait enrichir notre humanité.



MARIE-HÉLÈNE LAROCHELLE



★★

MARIE-HÉLÈNE
LAROCHELLE

**L'abécédaire des monstres.
Fragments de Réjean Ducharme**

Québec, PUL, 2011, 180 p., 24,95 \$.

Les monstres de Ducharme

Un ouvrage qui se penche sur la monstrosité (vraie ou prétendue) à travers l'œuvre de Réjean Ducharme.

Marie-Hélène Larochelle a eu une idée en principe intéressante, celle de dresser un inventaire des « monstres » dans l'œuvre de Réjean Ducharme en les classant dans un ordre alphabétique (A pour Adulte, B pour Bérénice, C pour Colombe Colomb, etc.). Elle a donc, par une relecture patiente de l'ensemble de l'œuvre, rassemblé tous les personnages de monstres qu'elle a pu trouver. Par la suite, elle s'est livrée à des lectures considérables sur le phénomène de la monstrosité. Il lui aura certes fallu beaucoup de patience pour explorer ce terrain miné.

Force est bien de reconnaître, toutefois, que si elle a réalisé pour elle-même son pari, cela n'est pas le cas, à mon avis, pour son lecteur, aux prises avec une interminable série de citations, celles tirées de l'œuvre de Ducharme, l'autre fabriquée d'extraits de tous les auteurs consultés.

L'ensemble m'a un peu rappelé les thèses que l'on produisait, il y a quarante ou cinquante ans, dans les facultés des lettres où l'on nous apprenait à aligner, sur d'énormes quantités de fiches, comme des soldats de bois, les citations de notre auteur de prédilection et à les consolider par la suite à l'aide de citations tirées d'ouvrages savants que mettaient à notre disposition nos bien minces (alors) bibliothèques universitaires. La recherche véritable, de nos jours, se fait, heureusement, de façon bien différente.

lettres québécoises REVUE fondée en 1976
La revue de l'actualité littéraire

Abonnement papier et électronique:
www.lettresquebecoises.qc.ca
Suivez-nous sur Facebook

Depuis 35 ans nous couvrons la LITTÉRATURE québécoise!

Roman Traduction POLAR RECIT Nouvelle POÉSIE Etudes littéraires CONTE Actualité